

Images

Ciné / Harmony Korine : «Il n'y a rien à comprendre dans mes films»

Les œuvres de l'artiste, témoins de ses psychoses post-adolescentes, sont exposées à la Fab. d'Agnès b. Entretien avec le cool kid des nineties devenu dynamiteur de limites.

Lelo Jimmy Batista

Son mille fois trop fort, mouvements aléatoires, cadrages indéfinissables : un appel en visio avec Harmony Korine, c'est déjà un film de Harmony Korine. Un œil, un bout d'oreille, un couloir, un palmier qui passe, des chaussures qui avancent, inexorablement. On entend bien sa voix, mais ça pourrait être n'importe qui au bout du fil. Surexposé à l'âge de 19 ans, avec *Kids* de Larry Clark dont il signait le scénario, intronisé icône du cool (*boyfriend* de Chloë Sevigny, réalisateur de clips pour Sonic Youth), puis cinéaste punk avec son premier film *Gummo* en 1997, patchwork apocalyptico-plouc tout en physiques louches et taudis délabrés, Harmony Korine n'a par la suite cessé de défaire et raturer son image, du très âpre *Julien Donkey-Boy* au surclinquant *Spring Breakers*. *Et jusqu'aux récents Baby Invasion et Aggro Dr1ft, expériences exaltées où sautent toutes les limites entre cinéma, jeu vidéo, clip et installation artistique - ce qui importe, ce n'est plus ce que ça raconte mais où ça vous emmène. En un sens, l'exposition qui a démarré il y a quelques semaines à la Fab., dans le XIII^e arrondissement parisien, suit le même principe.*

Bric-à-brac. Une demi-douzaine d'espaces, où sont réparties les pièces de la collection personnelle d'Agnès b. - la plus importante qui existe de l'œuvre de Korine - passant d'une longue fixette sur le black metal durant la deuxième moitié des années 1990 à l'esthétique jus de poubelle de *Trash Humpers* (quatrième film qu'il voulait originalement distribuer sous la forme de cassettes vidéo dispersées à travers les Etats-Unis) ; des premiers fanzines à des gribouillages épars, jusqu'à des tableaux plus contemporains dont trois peintures à la fluorescence liquide reproduisant des plans d'*Aggro Dr1ft*. Bric-à-brac étrangement cohérent, qui forme un labyrinthe de psychoses post-adolescentes et témoigne, en filigrane, des liens entre Korine et Agnès b. «*A New York, j'adorais ses boutiques : elles étaient placardées d'affiches de films de Cassavetes ou Fassbinder, je me suis fait pincer en train d'essayer d'en voler une, raconte-t-il. J'ai rencontré Agnès pour la première fois à la fin des années 90. J'essayais de fuir pas mal de choses, notamment cette notoriété soudaine... J'étais un peu paumé, je voulais découvrir le monde, vivre des aventures. Et en même temps, je peignais et*

dessinais comme un fou, j'étais surproductif. Agnès s'est occupée de moi, elle m'a hébergé à Paris, dans un studio qu'elle possédait. Je l'ai adorée tout de suite. Elle a un esprit et une vision unique, quelque chose de profondément européen.»

Outre le black metal, d'autres motifs récurrents parsèment l'exposition, comme l'acteur Macaulay Culkin, dont on peut notamment voir une série de portraits agencés en forme de croix inversée (*«Je ne sais pas trop d'où vient cette obsession. Je crois que j'étais fasciné par ce truc de l'enfant acteur avalé par Hollywood.»*) Mais le plus présent, c'est ce smiley fantomatique qui flotte sur tout son travail, comme un marquage en transparence, une présence qui persiste. *«Je l'appelle Twitchy. Il est mignon et très angoissé. Il peut apparaître partout sur votre épaule, dans une voiture, en train de danser sur l'océan ou au milieu des nuages. Il m'accompagne toujours. Je développe d'ailleurs en ce moment un film d'animation sur lui.»*

«Vidéos idiotes». L'info ne surprend pas vraiment (qu'est-ce qui pourrait surprendre de la part de Harmony Korine, réellement ?) et devrait continuer à entretenir la confusion à propos de l'artiste-cinéaste, que beaucoup semblent avoir du mal à suivre depuis quelques années. *«C'est comme ça depuis mes débuts, j'ai l'habitude. Mais il n'y a rien à comprendre. Beaucoup de gens approchent ce que je fais, ou l'art en général, comme si c'était une énigme à résoudre. Moi, je ne fais pas de films pour dire quoi que ce soit, j'essaye au contraire de m'éloigner de la logique, de penser davantage en termes de sensations, d'impressions. Il vaut d'ailleurs mieux ne pas considérer ce que je fais comme des films. Ce sont des portails vers d'autres dimensions.»* Un principe sur lequel Harmony Korine a bâti sa société de production EDGLRD : une fabrique à *«pur entertainment»* où les notions de limites et de catégories ont été éradiquées.

«Je revois parfois de vieux films, admet-il, mais je ne m'intéresse pas à ce qui sort en salles. Ce que j'essaie de faire aujourd'hui, c'est de créer des trucs jamais vus ailleurs. J'aime l'animation, les jeux vidéo. Je trouve les vidéos idiotes des réseaux sociaux plus intéressantes, poétiques et étranges que tout ce que je vois du cinéma contemporain. J'ai dit une fois que Speed [YouTubeur américain extrêmement populaire, ndlr] était le Tarkovsky des temps modernes, mais je ne plaisante pas. Chaque stream d'un de ces types, c'est un film - et il n'y a personne pour leur dicter quoi faire... En fait, j'irais plus loin : je ne suis même pas persuadé que tout ça est vrai. Plus je passe de temps avec des codeurs, des designers de jeux vidéo, des mathématiciens, des graphistes, plus je me dis que tout ça est juste un jeu. Un programme. Que rien n'existe vraiment.»

Harmony Korine dans la collection d'Agnès b. depuis 1997 jusqu'au 23 mars à la Fab. (75013).